

Concarneau, le 4 juillet [19]48

Mon cher Marcel,

Tes lettres me font beaucoup de bien. Sans cela, je ne pourrais sûrement endurer de rester ici plus longtemps. Il a tout de même fait assez beau hier pour que je me plonge à l'eau. Mais c'était une bien courte accalmie. Déjà le ciel a eu le temps de s'assombrir à nouveau, et il fait froid. À vrai dire, ma patience commence à se lasser. Si d'ici une autre semaine, il n'y a pas amélioration, je crois que je renoncerai à Concarneau. Aujourd'hui, dimanche, je songe à toi avec tant d'intensité, puisque c'est le jour où habituellement nous sortions ensemble. J'épuise mon imagination à essayer de te voir dans l'occupation et le moment présent. Je serais heureuse de deviner ce que tu fais à cet instant précis, et voilà qui est un peu enfantin.

Les binettes des touristes, sauf une ou deux, ne sont pas fort intéressantes. Un autre petit ménage belge est arrivé, une vieille dame anglaise, sèche et droite comme un poteau — indicateur — puis il y a une drôle de famille composée d'une femme très jeune, assez jolie, d'un enfant de 10 mois peut-être, tout à fait adorable, et d'une espèce de vieux bonhomme d'allure patriarcale, un Abraham moderne, qui doit être le père du bébé quoique vraiment il paraisse plutôt près des réflexions dernières. Je ne vois personne d'autre à mentionner. C'est étrange mais les Anglais, avec leur réputation (fausse d'ailleurs) d'être excessivement froids et distants, sont les plus sociables et les plus liants parmi tous ceux qui m'entourent. Les Français sont reconnaissables par leur mine de ne pas s'y frôler.

J'ai découvert hier soir un aspect nouveau de la côte, du genre sauvage et mouvementé qui me plaît. Passé l'hôtel des Sables-Blancs, un sentier part sur les hauteurs, entre des bois de pins et des fourrés épais d'ajoncs épineux. On y a de la mer une vue splendide, tandis que par moments s'ouvrent des champs d'avoine et de seigle venant jusqu'à la pointe des falaises. C'est le genre de pays à la fois maritime et riche d'évocations domestiques qui me plaisait tant en Gaspésie. J'ai marché une bonne distance en cette direction qui me plaisait tant et je me suis surprise à me répéter plusieurs fois: «Si Marcel vient passer quelques jours, c'est par ici que nous nous promènerons.»

Mon Marcel! Nous sommes peut-être trop semblables, et c'est pour cette raison que nous élevons parfois entre nous des motifs de malentendus. Ainsi, quand tu ne me parlais pas avant de partir, j'ai cru que tu m'en voulais: et toi tu croyais que je te tenais rigueur de quelques paroles alors que j'espérais tellement un mot d'affection. Allons, n'en parlons plus: tu verras que nous arriverons à détruire cette malheureuse habitude et à nous faire une confiance totale.

Tu me raconteras, je l'espère, la fête à l'Ambassade. Quoique je me tienne à l'écart de ces réunions, je demeure néanmoins curieuse d'apprendre ce qui s'y dit et surtout j'aime que tu m'en fasses une sorte de résumé.

As-tu décidé d'aller occuper l'appartement des Beaulieu? Si tu y tiens absolument, je ne voudrais pas t'en détourner mais ce projet ne m'attire guère et j'ai l'impression que tu le regretterais. Au reste, si toutefois je ne passais pas tout l'été ici, il serait bien désagréable que tu eusses donné ta parole aux Beaulieu.

Mon chou, je donnerais cher pour pouvoir en ce moment te passer les bras autour du cou et me sentir attirée sur ta poitrine, contre ton coeur que j'entendrais battre.

À demain, chéri, à bientôt,

Gabrielle